

# Une prémonition de la guerre civile sur un coup de tête

La série en six épisodes réalisée par Ziad Doueiri dépeint une société fragmentée où les réseaux sociaux instillent leur venin

## SÉRIE

On peut lire *La Fièvre*, on peut voir *La Fièvre*. Lire cette série, c'est assimiler en même temps la masse d'informations que dispensent Eric Benzekri, son créateur, et Ziad Doueiri, son réalisateur, et l'analyse qu'ils font de la situation qu'ils dépeignent. A partir d'un incident – le coup de tête asséné par une étoile du foot à son entraîneur, un soir de remise de trophées –, le duo active une mécanique implacable, qui a pour moteur les réseaux sociaux.

En s'écartant du microcosme politique qu'ils ont peint dans la série *Baron noir* (trois saisons diffusées de 2016 à 2020 sur Canal+), Benzekri et Doueiri s'enfoncent dans les eaux noires d'une société fragmentée, dont les maux sont mis en scène avec l'efficacité

qu'on connaît au réalisateur du film *L'Insulte* (2017) pendant qu'une galerie de personnages diserts les dissèque.

Si l'on voit *La Fièvre*, on découvre un conte de fées (pour mémoire, les contes de fées sont généralement horribles) contemporain construit autour de l'affrontement entre deux figures féminines : Sam Berger (Nina Meurisse) et Marie Kinsky (Ana Girardot), la vaillante Cendrillon qui tente de préserver la maison France du chaos, pendant que sa cruelle rivale demande sans relâche à son miroir qui est la plus influente des influenceuses du royaume.

Cette dissonance entre le propos et la dramaturgie est souvent féconde, et les premières heures de *La Fièvre* laissent dans un état de tension – nerveuse et intellectuelle – qui témoigne de l'efficacité du procédé. Mais à tout poi-

## Les premières heures laissent dans un état de tension qui témoigne de l'efficacité du procédé

son il faut son antidote, et celui que prescrivent les derniers épisodes a pour effet secondaire de défaire en partie le travail accompli en début de saison.

Pour éteindre l'incendie déclenché par le geste de Fodé Thiam (Alassane Diong), François Marens (Benjamin Biolay), président du Racing, le club de cette star de l'équipe de France, fait appel aux services d'une agence de commu-

nication spécialisée dans la gestion de crise. Sam Berger est l'élément le plus brillant de cette entreprise. Capable de lire l'arborescence des futurs possibles, mais incapable de se prémunir contre le tumulte des émotions, elle discerne tout le parti que son ancienne amie Marie Kinsky, devenue l'égérie ironique et sensuelle de la droite identitaire, peut tirer de l'incident.

### Fiction spéculative

La part de réalisme de cette situation de départ (rendue encore plus convaincante par la récente tempête autour de la chanteuse Aya Nakamura), s'efface assez vite au profit d'une fiction spéculative, aussi détaillée qu'un mode d'emploi : comment rendre imaginable, puis tolérable et, enfin, souhaitable ce qui était hier encore exclu du champ des possibles ? Et

si l'exemple choisi par Benzekri paraît extravagant, c'est pour mieux faire voir que notre société admet aujourd'hui ce qui naguère était encore considéré comme un danger mortel. Al'horizon, se profile le spectre de la guerre civile.

Intellectuellement stimulante, la démonstration se fait tragédie en s'incarnant. Arrivé à la fin de la série, on a la sensation que Nina Meurisse, avec son débit de stakhanoviste des idées, sa fragilité, et Ana Girardot, qui exacerbe le narcissisme et la perversité de son personnage, ont joué tout au long à deux, alors qu'elles ne sont jamais – à l'exception d'une séquence paroxystique – ensemble à l'écran. La force de ce duo ne se communique pas à toute la population de la série. Le groupe de militants décolonialistes emmenés par une universitaire pugnace, les supporters du Racing ressem-

blent plus à des arguments qu'à des personnages.

Pour ne pas laisser son public dans l'état où l'on trouve Sam Berger au début de *La Fièvre* (en cure de repos dans une clinique), Eric Benzekri a voulu laisser passer un peu de lumière. Sans indiquer la voie qu'emprunte cette possibilité de rédemption, elle paraît fragile et, surtout, peu convaincante au regard de l'inférieur portrait de famille que *La Fièvre* tire de notre pays. ■

THOMAS SOTINEL

*La Fièvre*, série créée par Eric Benzekri, réalisée par Ziad Doueiri (Fr., 2024, 6 × 52 min). Avec Nina Meurisse, Ana Girardot, Benjamin Biolay, Alassane Diong. Deux épisodes le lundi à 21 heures à partir du 18 mars sur Canal+. A la demande sur MyCanal.